ADÉLAÏDE ET THÉODORE, UNE NOUVELLE STAËLIENNE DE JEUNESSE. TRADUCTION INEDITE

Ramona MALIȚA
Universitatea de Vest din Timișoara
ramona.malita@e-uvt.ro

***Adélaïde et Théodore*, A Short Story by the Young Madame de Staël: The First Romanian Translation**

The romantic short story *Adélaïde et Théodore* [*Adelaide and Theodore*] by Madame de Staël is translated into Romanian for the first time in these pages. It is one of the early literary works of the theorist of French Romanticism. I have chosen a fragment that illustrates the construction of the central characters, female and male, who give the title of the short story. My selection also aims to bring to light an element of suspense in the storytelling with a view to arousing the readers' interest both in this study and in its follow-up, to be published in the next issue of the journal.

Keywords: *Madame de Staël*; *Adélaïde et Théodore*; *romantic short story*; *literary translation*; *romantic character*.

On peut hériter de ses pères une maison et des richesses,
Mais une femme intelligente est un don de l'Éternel.
(*Le Livre des Proverbes* 19 :14)

La nouvelle *Adélaïde et Théodore* fait partie des œuvres de jeunesse de Madame de Staël. Écrite après 1786, cette nouvelle est la deuxième d'une série de trois : *Mirza ou Lettre d'un voyageur, Adélaïde et Théodore, Histoire de Pauline*, composées, toutes, dans la même période : 1786–1794, et publiées en 1795 dans le *Recueil de morceaux détachés*[1], à Lausanne, chez Durand, Ravenel et Comp[e], et à Paris, chez Fuchs Libraire.

Considérations préliminaires sur les personnages de la nouvelle

Adélaïde est le personnage féminin central de la nouvelle. Son éducation et sa fortune ont été confiées au baron d'Orville, son oncle, car elle est orpheline ; mariée à quinze ans et veuve deux ans plus tard, elle rentre sous la protection de son oncle et de sa tante. Adélaïde[2] porte un prénom d'origine germanique, qui fait allusion à la noblesse du sang, à l'appartenance royale, même si la

[1] Ce recueil contient encore *Épître au malheur d'Adèle et Edouard* et *Essai sur les fictions.* Ce dernier a été traduit et publié pour la première fois en roumain, dans notre volume *Doamna de Staël, Eseuri*, paru à Cluj–Napoca, chez Dacia, en 2004.

[2] Le prénom ancien « Adalhaid » dont est issu le prénom Adélaïde est composé des éléments « adel » et « heit » qui signifient respectivement "noble" et "rang, lignée, race". (voir Alain de Benoist, *Dictionnaire des prénoms d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs*, Les Éditions des Monts d'Arée – Jean Picollec éditeur, 2009, consulté en ligne à l'URL : https://s3–eu–west–1.amazonaws.com/alaindebenoist/pdf/dictionnaire_des_prenoms.pdf, le 29 janvier 2020).

BDD-A31623 © 2019 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:13:30 UTC)

nouvelle ne lui attribue point une telle descendance. Ce sera par mariage avec Théodore, son second époux, qu'elle entrera dans une famille de la haute aristocratie française. Intelligente mais sans pouvoir contrôler son âme exaltée, belle mais sans cultiver ses traits fins dont Dieu l'a douée, très féminine mais pas trop raffinée, Adélaïde est parfois naïve et dépourvue d'expérience sociale, ce ayant des répercussions irrécupérables sur l'évolution de sa vie. Ses devenirs psychologique et narratif sont suivis depuis la dernière étape de son enfance (12 ans) jusqu'à l'époque de sa maternité, à l'âge de 20 ans. L'histoire sentimentale, la structure psychologique et les buts moralisateurs de ce personnage sont illustratifs pour le romantisme naissant et préfigurent les traits de l'héroïne exaltée – dont les idéaux amoureux dépassent le rationnel –, qui peuplent les romans romantiques sentimentaux des années 1830-1840.

Théodore est le « don de Dieu », tant par la signification de son prénom que par son rôle dans la vie d'Adélaïde. Beau, riche, aristocrate, grand et hautain, blond aux yeux bleus, il est apparenté au type du dandy romantique, de la même famille sentimentale et caractérielle que Darcy de Jane Austen[1], avec lequel Théodore est à peu près contemporain. Théodore est un jeune homme tendre et une présence agréable, très attaché à sa mère. Chez lui, le sentiment l'emporte sur tout le reste, et il est tout particulièrement intéressé par les autres. Il sait se montrer décontracté, rieur et serviable. En réalité, il est inquiet et nerveux. Son malaise se manifeste de temps en temps par une sorte d'instabilité ou de mobilité incessante. Il est impressionnable et possède une grande imagination, positive et négative à la fois, d'où son cœur prédisposé à tout trouble. C'est ainsi qu'en cas de blessure il se replie sur lui-même et se réfugie dans son imaginaire riche et fertile où il tisse des « scénarios » de jalousie, dirigés contre sa femme, innocente de ce point de vue. Côté construction esthétique, ce personnage est un héros menant une existence essentiellement passive, toute en commencements et ébauches, car il ne finit rien de ce qu'il commence ; c'est un héros construit selon l'antonymie architecturale propre aux romantiques : aussi absorbé par les séductions du monde, sensuelles ou intellectuelles, que déchiré par l'amour pour Dieu et pour la famille (le sens janséniste des termes « amour » et « volupté ») ; c'est un héros qui est dominé par l'échec vécu à Paris, ville maléfique. Sa première liaison amoureuse avec une femme parisienne qui l'a trahi le rend méfiant autant à l'égard des femmes mûres que de la ville de Paris, qu'il associe, comme tous les romantiques d'ailleurs, à la débauche et au vice.

Madame d'Orfeuil entre dans la catégorie des personnages secondaires, confidents, sous les yeux patients de laquelle se déroule l'action de la nouvelle : tante d'Adélaïde, elle tient place à la mère de la protagoniste (morte lors de l'accouchement de la fillette), conseillère de celle-ci dans des moments critiques de la vie, confidente de ses tourbillons sentimentaux. Ce n'est pas par hasard que son nom est peut-être prédestiné à être l'appui affectif du personnage central ; elle est une feuille d'or comme le talisman emprunté aux contes de fées, qui sert à la protagoniste à mieux franchir les épreuves de son parcours initiatique. En rapport avec Adélaïde, Madame d'Orfeuil serait sa fée protectrice, vu que la jeune femme est orpheline et, en outre, souffre de carence affective. Mme d'Orfeuil, qui a environ 30 ans, accumule une expérience sentimentale euphorique et dysphorique à la fois, car, au début de son mariage, elle se croyait aimée par son mari, mais, avec le temps, elle reste seule dans cette relation : elle se rend compte que cet amour a été unilatéral ; veuve précoce, Mme d'Orfeuil serait donc 'apte' à fournir le soutien psychologique au cœur tourmenté d'Adélaïde. Construite à la romantique elle aussi, Mme d'Orfeuil – en tant que personnage – n'a pas de défauts, uniquement des qualités, ce qui la rend peu crédible et moins

[1] À noter que Jane Austen et Madame de Staël sont « parfaitement » contemporaines, elles meurent le même mois et la même année : juillet 1817. La première est née en 1775, tandis que la seconde, en 1766.

BDD-A31623 © 2019 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:13:30 UTC)

réalisée du point de vue de la construction narrative ; si on prend en considération le critère de l'illusion du réel, elle ne tient pas de ce monde perfectible : elle a été construite parfaite.

La Princesse de Rostain, la mère de Théodore, est l'autre personnage secondaire de la nouvelle. Elle est une femme hautaine, noble d'origine, riche, veuve, indépendante, mais possessive à l'égard de son fils chéri. Si on prête attention au respect extraordinaire que Théodore lui porte, on se rend compte que l'influence de la mère sur la vie du fils est énorme, sinon essentielle pour le devenir psychologique et financier de Théodore. Elle croit pouvoir empêcher le mariage de Théodore avec Adélaïde, si elle use de ses prérogatives juridiques liées à la fortune de son fils. Tout est en vain, car cette union si désirée par les protagonistes a finalement lieu, malgré les oppositions de la part de la Princesse. Elle est un « catalyseur », car c'est autour d'elle que la seconde intrigue du récit est tissée.

Note sur le texte consulté pour la traduction

Cette traduction[1] suit de près le texte de Madame de Staël *Adélaïde et Théodore* du III[e] tome de l'édition Madame de Staël (Anne-Louise-Germaine); Staël-Holstein, Auguste Louis, baron de ; *Œuvres Complètes*, éd. Necker de Saussure, Albertine-Adrienne, Paris : Treuttel et Würtz, 1856[2]. Ce fragment représente une traduction inédite. Nous avons arrêté cette traduction au point culminant de la nouvelle, afin d'inciter le lecteur à s'intéresser aussi au texte original. La troisième et dernière partie de la version roumaine que nous proposons paraîtra dans le prochain numéro de la revue.

ADÉLAÏDE ET THÉODORE (II[e] PARTIE)

Adélaïde voulait confier ses sentiments à sa tante : Mme d'Orfeuil évitait cette conversation avec soin. Enfin, un soir qu'elles se promenaient, en attendant Rostain, sur le bord d'un ruisseau dans une allée sombre, près du pavillon qui séparait le jardin de la forêt, Adélaïde dit à Mme d'Orfeuil :

– « Hé quoi ! ne me parlerez-vous jamais du comte de Rostain !

– Il y a une heure que nous nous entretenons de lui, répondit Mme d'Orfeuil.

– Ne pourriez-vous pas m'expliquer son inconcevable conduite ?

– Il faudrait que je susse d'abord, dit-elle, quel est le mystère que je dois découvrir.

– Ah, mon amie, s'écria Adélaïde en fondant en pleurs, vous ne m'aimez plus puisque vous ne devinez pas que je l'aime. »

Mme d'Orfeuil fut émue de la vérité de son mouvement :

– « Va, lui dit-elle, si je croyais que ton cœur fût digne du sien, je ne m'opposerais pas à sa passion pour toi.

– Vous vous opposez à mon bonheur, lui dit Adélaïde, vous ?

---

[1] Nous tenons remercier notre collègue, Mme Eugenia TĂNASE, Maître-assistant à la Chaire de français de la Faculté des Lettres de notre Université. Ses suggestions et remarques finales concernant notre traduction ont été de première importance pour la fluidité du texte.

[2] Livre des collections de la Bibliothèque Nationale de New York.

Identifier–access: http://www.archive.org/details/delallemagne09gergoog. Identifier–archives: ark:/13960/t3ws8vf4r .http://books.google.com/books?id=pcMCAAAAYAAJ&oe=UTF–8.

BDD-A31623 © 2019 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:13:30 UTC)

– Si tu savais quelle âme t'est dévouée ! quelle sensibilité ! quelle délicatesse ! c'est sa vie qu'il te confie.

– J'en suis digne par ma tendresse, j'en suis digne par les principes que ma tante a gravés dans mon cœur.

– J'estime profondément, je suis sûre même que ton âme ardente est capable de l'amour le plus tendre ; mais ton esprit est si mobile, ta tête est si légère, que ton amant, que ton époux pourrait être aisément inquiet de ton cœur. Je connais Rostain ; c'est le plus parfait des caractères pour les autres et le plus malheureux pour lui-même : le monde qui flétrit le cœur a seulement rendu le sien plus susceptible de défiance, et l'expérience, sans le détacher du bonheur de l'amour, ne lui a que trop appris combien il était rare de l'obtenir.

– Ma tante, répondit Adélaïde, ne me jugez pas sur les deux ans que j'ai passées dans le monde. Je n'aimais pas alors ; aujourd'hui je sens qu'il faut mourir ou posséder le cœur de Rostain ; mais est-il bien vrai qu'il m'aime ? »

Comme elle achevait ces mots, Rostain approchait :

« – Eh bien, lui dit Mme d'Orfeuil, je suis vaincue, je crois qu'Adélaïde vous aime, je ne m'oppose plus à l'aveu que vous avez tant de besoin de lui faire.

– Ah ! mon Adélaïde, s'écria-t-il, écoutez-moi, ce n'est pas la première fois que je vous parle de mon amour ; il y a longtemps que vous l'avez deviné ; mais souffrez que mon âme s'ouvre à vous toute entière. Il n'est plus temps de ne pas vous aimer, mais il l'est encore de ne pas se livrer à l'espoir de vous inspirer quelque retour. Que votre cœur réfléchisse un moment ; c'est ma vie que je remets entre vos mains ; sans doute je consentirais à la perdre pour jouir un seul jour d'une illusion si douce ; mais l'instant qui m'éclairerait, l'instant qui précéderait ma mort serait si cruel, que je ne me sens point la force d'en braver le danger. J'ai cherché partout le bonheur ; une femme peu vertueuse, mais dont je m'étais cru aimé, m'a captivé pendant quatre ans ; quand elle fut infidèle, je quittai le monde ; j'aurais quitté la vie, si l'on pouvait aimer de toutes les facultés de son âme ce qu'on n'estime pas ; des goûts simples remplissaient mon temps, je passais les jours sans les regretter ni les attendre : l'action de mon âme était suspendue ; je vous ai vue, l'idée d'un bonheur au-delà de l'imagination m'est apparue, j'ai pensé que je pourrais trouver en vous tout le charme de l'amour et de la vertu, que je vous aimerais avec ivresse, que je vous verrais en liberté, et que l'hymen sanctifierait le lien que l'amour aurait formé. Il faut aimer Adélaïde, il faut comme moi n'éprouver de passion que dans le cœur, pour concevoir le tressaillement qu'une telle espérance m'a fait éprouver : mais depuis deux mois que je vous vois et que je vous aime, une crainte m'arrête ; mon caractère seul la fait naître. L'âme d'Adélaïde est sensible et pure ; son amant, son époux n'aura jamais que des raisons de l'estimer ; ce n'est pas assez pour mon cœur, le soupçon en est banni ; mais l'inquiétude y habite presque sans cesse : je suis jaloux, susceptible même ; il n'y a pas de bonheur pour moi, si le plus léger nuage l'obscurcit ; et mon imagination est si sombre, qu'un prétexte suffit pour me plonger dans le désespoir. La plupart des hommes sont occupés de la fortune, ou de la célébrité ; moi je ne serai jamais malheureux que par une seule cause ; toutes mes forces sont rassemblées dans mon cœur : c'est là que je puis vivre ou mourir. Si j'étais un jour moins aimé par vous (pardonnez-moi d'oser croire que je le suis maintenant), je ne m'en plaindrais pas ; l'amour n'est jamais ramené par des reproches, et mon âme est trop délicate et trop fière pour s'y livrer, mais j'en mourrais ; ce mot dont on abuse serait mon histoire, et ce spectacle déchirerait le cœur d'Adélaïde. C'est pour elle que je le redoute, c'est pour elle que j'interroge son cœur. »

Ce discours fut prononcé avec une sorte de sensibilité solennelle, dont Adélaïde fut profondément émue ; mais s'abandonnant cependant au sentiment qu'elle éprouvait :

BDD-A31623 © 2019 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:13:30 UTC)

« – Théodore, s'écria-t-elle, ma tendresse est digne de la vôtre.

– Dieu, répondit-il, voilà le plus saint des serments ; à l'excès de mon bonheur je sens qu'il ne m'est plus possible d'en douter. »

Des torrents de larmes coulèrent alors de ses yeux. Adélaïde était au comble de la joie ; Mme d'Orfeuil serrait leurs mains réunies ; ils éprouvaient tout le bonheur dont l'âme humaine peut jouir ; se calmant ensuite pour sentir en détail toute leur félicité, ils parlèrent des moyens de l'assurer. Adélaïde naturellement étourdie s'était plus occupée du comte Théodore que de sa mère. Cette femme hautaine l'avait prise dans une aversion dont les deux amants ne se doutaient pas. Plein de confiance, Théodore se résolut à lui demander son aveu le lendemain même, quoique le deuil d'Adélaïde ne dût pas lui permettre encore de se marier. La princesse de Rostain déclara à son fils qu'elle ne consentirait jamais à cette union ; il avait prodigué pour ses amis la fortune qu'il tenait de son père, sa mère seule pouvait réparer ses pertes. Théodore ressentit une indignation profonde d'un tel refus, et ce fils si respectueux s'échappa pour la première fois en reproches amers, et quittant sa mère avec impétuosité il arriva chez Mme de Linières dans l'excès de sa colère et de son désespoir. Dès qu'elle en connut le sujet, elle lui demanda si à trente ans il ne pouvait pas disposer de son sort :

« – Oui, lui dit-il, mais ma fortune en dépend.

– La mienne ne suffit-elle pas pour tous les deux ?

– Vous avez raison, lui répondit-il, je ne vous remercierai pas de ce sentiment ; il est trop dans mon cœur pour m'étonner dans le vôtre. »

Peut–être Adélaïde aurait-elle dû conseiller à son amant de ne pas désobéir à sa mère ; mais ils n'avaient l'un et l'autre alors que les vertus de l'amour. Adélaïde n'allait plus chez Mme de Rostain ; mais le comte passait moitié de la journée avec sa maîtresse, et l'inexprimable bonheur d'être ensemble prêtait du charme aux occupations les plus indifférentes ; enfin le temps qu'ils avaient marqué pour leur union approchait : Mme d'Orfeuil, seule dans leur confidence, avait fait venir les papiers nécessaires pour conclure le mariage. Il devait être secret : le deuil d'Adélaïde, le refus de Mme de Rostain, l'indiscrétion du baron d'Orville rendaient également cette précaution nécessaire. Théodore, dont l'âme concevait si facilement des inquiétudes, n'en éprouvait aucune ; certain de posséder le cœur de sa délicieuse amie, trouvant chaque jour quelques nouvelles raisons de l'aimer et de l'estimer, tous les instants de sa vie étaient des époques de bonheur. Adélaïde était dans l'ivresse, son cœur semblait encore plus ému que celui de Théodore, elle témoignait tout, elle ne cachait rien.

Le matin du jour fortuné, Théodore conduisit Adélaïde dans ce pavillon témoin de leurs premiers serments :

« – Ce soir, lui dit-il, au nom de la religion, au nom des lois, l'on va demander de m'aimer ; qu'une autre cérémonie non moins auguste, et plus tendre te donne à moi pour toujours. Jure à Dieu, dont nos cœurs croient l'existence, puisqu'un bonheur semblable au nôtre ne peut venir que de lui ; jure à l'amant qui t'adore, qu'il t'est doux de lui donner ta vie ; moi je jure à tes pieds de mourir, si ton amour ou ton bonheur est altéré. Crois, mon Adélaïde, que jamais serment ne fut plus vrai ;

– Et moi, lui dit-elle, je jure de ne pas exister un seul jour sans toi. »

Jamais la passion n'eut un accent plus énergique. Mme d'Orfeuil vint les interrompre ; le prêtre vous attend, leur dit-elle.

« – Ah ! qu'en est-il besoin ? s'écria Théodore ; j'ai reçu les serments. »

Un mouvement de crainte s'empara d'Adélaïde ; ses genoux tremblèrent, ses yeux se remplirent de larmes, son bonheur surpassait ses forces ; son amant la soutint en tremblant lui-

BDD-A31623 © 2019 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:13:30 UTC)

même, et sans pouvoir articuler un seul mot, ce *oui* fatal ou si cher fut exprimé par tout leur être. Ils regagnèrent lentement le château, appuyés l'un sur l'autre, plongés dans la mélancolie du bonheur, et si certains de s'entendre qu'ils n'avaient pas besoin de se parler. Mme d'Orfeuil les contemplait avec un sentiment doux et triste : ce spectacle lui rappelait ses peines ; ils s'en aperçurent, et cette pensée leur fit rompre un silence qu'ils auraient pu longtemps garder ; ils s'occupèrent à la consoler, parce qu'ils ne voulaient pas qu'il y eût de malheur sur la terre. Mme d'Orfeuil n'était pas plus pour eux qu'une autre personne ; ils aimaient tout le monde également. Ils passèrent un mois dans un état de bonheur si calme et si passionné, qu'on n'en pourrait peut-être pas trouver un second exemple. Pendant ce temps le baron ne cessait d'écrire à sa nièce pour l'engager à revenir à Paris. Théodore était obligé de partager son temps entre sa mère et sa femme ; l'hiver approchait.

Adélaïde proposa un jour à son époux d'aller passer trois mois à Paris ; il pâlit à cette demande, se tut un moment, et bientôt après lui répondit qu'elle avait raison, que sa mère depuis un mois lui proposait ce voyage, qu'il s'y était refusé jusqu'à présent, mais qu'il allait y consentir.

« – Ce projet vous affligerait-il, lui dit Adélaïde.

– Non, répondit Théodore, il vous plaît. »

Adélaïde ne s'aperçut pas du nuage qui se répandait sur la figure de Théodore, elle sentait plus ses propres mouvements qu'elle n'observait ceux d'un autre ; après avoir bien regretté sa tante, elle partit à dix-huit ans, passionnée pour son époux, mais ravie de revoir Paris. Le jour de son arrivée, Théodore, qui connaissait le baron d'Orville, vint souper chez lui ; lorsque Adélaïde entra, le salon retentit des applaudissements que méritait sa beauté ; la campagne l'avait embellie. Bientôt son époux, dont la grâce et l'esprit effaçaient tout ce que Paris pouvait jamais offrir de plus brillant, s'empressa de faire valoir Adélaïde. Ils furent tous les deux aimables ensemble, et l'un par l'autre ; le lendemain Théodore vint voir Adélaïde :

« – Jamais, lui dit-elle, on n'a montré plus d'agrément et de gaieté que vous ; vous devez aimer la société : car personne ne semble fait pour elle comme vous.

– Mon Adélaïde, lui dit-il, ces succès du monde m'étaient devenus bien indifférents ; puisqu'ils vous plaisent, je les rechercherai ; mais il y a longtemps qu'ils ne me flattent plus. »

Adélaïde crue veuve, Adélaïde riche et belle attirait tous les hommages ; elle n'aimait pas moins Théodore, mais elle réunissait le goût du monde à ce sentiment, et sans cesser de la dominer, l'amour ne l'occupait pas uniquement ; elle n'aurait point été dans une fête où l'on n'eût pas invité Théodore, mais elle préférait quelquefois le bal à la solitude avec lui. Elle lui dédiait ses succès, mais elle voulait en avoir ; s'il lui parlait au milieu du monde, elle quittait tout pour lui répondre, mais s'il la laissait danser ou briller dans la conversation, elle y consacrait la soirée entière ; elle n'aurait pu vivre sans Théodore, mais elle pouvait s'amuser sans lui ; si Adélaïde se fût aperçue de son propre changement, à l'instant même il n'aurait plus existé ; mais elle trouvait simple d'aimer le monde, de s'y plaire, d'y réussir, et pensant que son époux devait partager ce sentiment, elle ne formait pas un doute qu'il ne l'éprouvât. Le premier nuage de tristesse qu'Adélaïde remarqua sur le visage de Théodore lui causa tant de peine, elle lui offrit de si bonne foi le sacrifice absolu de tous les plaisirs de la société, que lui-même ne voulut pas l'accepter. Parfaitement rassurés l'un par l'autre, Adélaïde recommença à se livrer à ses goûts, et Théodore qui l'en avait priée n'osa lui avouer qu'il eût désiré de ne pas obtenir si parfaitement ce qu'il avait demandé ; le jour où l'on s'impose la loi de cacher un seul de ses sentiments à l'objet qu'on aime, l'impression de ce sentiment au-dedans de soi devient incalculable. Les explications, les plaintes, les reproches, peuvent ne point laisser de trace ; mais le silence dévore le cœur qui se le commande. Théodore fier et sensible accumulait ses peines dans son âme, son humeur s'en ressentit ; Adélaïde voulut le

BDD-A31623 © 2019 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:13:30 UTC)

distraire, il crut voir de l'effort où il n'existait que de l'embarras, et repoussa son intérêt avec assez d'indifférence. Adélaïde fut offensée de l'inutilité de ses soins, révoltée de l'injustice de Théodore, par le sentiment même de sa tendresse pour lui ; et par un accord secret de délicatesse ou de susceptibilité ils éloignaient les occasions d'être ensemble. Adélaïde était si sure de n'aimer rien que Théodore, Théodore de n'avoir pas un seul tort avec Adélaïde, qu'aucun des deux ne voulait se justifier.

Le temps et l'amour auraient fait naître un rapprochement heureux, si, par une fatale circonstance, la jalousie ne se fût emparée du cœur de Théodore, que la tristesse et la contrainte y avaient préparé. Une amie, qu'Adélaïde avait un peu légèrement attirée, lui confia sa passion pour le jeune comte d'Elmont, et la conjura de le recevoir beaucoup, parce qu'elle n'avait que cette manière de se rencontrer avec lui.

ADELA ȘI TEODOR (PARTEA A DOUA)

Adela voia să-i împărtășească mătușii sale sentimentele care o încercau, însă doamna de Orfeuil evita cu grijă această conversație. Într-o seară, în timp ce se plimbau, așteptându-l pe contele de Rostain, pe malul unui pârâiaș, aproape de foișorul care separa grădina de sălbăticia pădurii, Adela i se adresă doamnei de Orfeuil:

„– De ce nu îmi mai vorbiți despre contele de Rostain?

– Vorbim deja de o oră despre el, a răspuns doamna de Orfeuil !

– Mi-ați putea explica oare purtarea lui de neînțeles?

– Înainte de toate, ar trebui să știu care este misterul a cărui sursă îmi e străină cu desăvârșire, spuse ea.

– Ah! buna mea prietenă, izbucni Adela în lacrimi, se vede că nu mai țineți la mine, că nu ați presimțit că-l iubesc.

Doamna de Orfeuil, emoționată de sinceritatea mărturiei nepoatei sale, îi spuse:

– Dacă aș ști că ești demnă de iubirea lui, nu m-aș opune dragostei ce ți-o poartă.

– Sunteți potrivnică fericirii mele? Tocmai dumneavoastră? o întrebă Adela.

– Dacă ai ști, dragă Adela, ce suflet ți-a fost oferit! Câtă sensibilitate și ce gingășie! Chiar viața lui ți-o încredințează ție!

– Sunt demnă de dragostea lui prin tandrețea ce i-o arăt și prin principiile de moralitate pe care mi le-ați insuflat.

– Apreciez foarte mult acest lucru, sunt sigură că sufletul tău înflăcărat este capabil de cea mai duioasă dragoste, dar firea-ți este atât de schimbătoare, mintea așa de zvânturatecă, încât iubitul tău, soțul tău s-ar neliniști cu ușurință din pricina nestatorniciei inimii tale. Îl știu bine pe Rostain, este un om desăvârșit în relație cu alții, dar atât de nefericit în sine însuși. Lumea, care ofilește suflete, i l-a făcut pe-al lui mai neîncrezător, iar experiența de viață, fără a-l îndepărta de bucuria de a iubi, i-a arătat cât e de greu se obține fericirea în dragoste.

– Mătușă, răspunse Adela, nu mă judecați după trăirea mea din timpul celor doi ani pe care i-am petrecut în lume; pe-atunci nu simțeam fiorul iubirii. Acum simt că ori voi câștiga inima lui Rostain, ori voi muri mai bine. Dar oare chiar e adevărat că mă iubeşte?"

Pe când termina de rostit aceste vorbe, contele de Rostain se apropie:

„– Ei bine, îi spuse doamna de Orfeuil contelui, mă dau la o parte din calea iubirii voastre; cred acum că Adela vă iubește și nu mă opun cu niciun chip destăinuirii care vă frământă sufletul

BDD-A31623 © 2019 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:13:30 UTC)

de atâta vreme.

– Draga mea Adela, ascultă-mă, nu e prima oară când îți mărturisesc despre dragostea care sălășluiește înlăuntrul meu. De multă vreme bănuiești ce sentimente am, dar îngăduie ca sufletul meu să ți se deschidă pe deplin. Nu e vorba că nu te iubesc, dar mi-e teamă să mă las pradă speranței că poate și tu nutrești aceleași sentimente față de mine. Fie ca inima dumitale să-și ia răgaz să cumpănească o clipă; îmi pun viața în mâinile dumitale; fără îndoială că aș încuviința să mă încredinţez pieirii doar pentru a mă bucura o singură zi de o amăgire atât de dulce; dar clipa iluminării, clipa morții ar fi atât de crudă, încât nu m-aș simți în stare să-i înfrunt primejdia. Am căutat fericirea pretutindeni. O femeie prihănită, de care mă credeam iubit, m-a ținut în mrejele ei vreme de patru ani. Când am aflat că mi-e necredincioasă, m-am retras, am rupt orice legătură cu lumea; mi-aș fi curmat viața, dacă aș fi putut să iubesc din tot sufletul ceea ce nu prețuiam. Lucruri mărunte îmi ocupau timpul și îmi petreceam zilele fără să le regret și fără să le aștept. Părea că nu mai aveam viață în mine până să te întâlnesc. M-a copleșit gândul unei noi fericiri ce mi-a înmugurit în inimă, și am crezut că aș putea găsi în tine farmecul iubirii și-al neprihănirii; am crezut din tot sufletul că te voi iubi cu patimă, că te voi vedea liberă și că binecuvântarea căsătoriei ar sfinți legătura pe care a plăsmuit-o dragostea. Adela, trebuie să iubim, să purtăm, ca mine, pasiunea în suflet pentru a simți tresărirea pe care o stârnește o asemenea speranță; dar de două luni de când te văd și te iubesc, mă încearcă o teamă, născută doar din firea mea. Sufletul tău, Adela, este neîntinat și sensibil, iubitul tău și soțul tău ar avea toate motivele să-i fie devotat, însă asta nu este îndeajuns pentru inima mea. Deși bănuiala a pierit, neliniștea își face loc necontenit în sufletul meu. Sunt gelos, chiar suspicios. Pentru mine nu există fericire dacă o umbrește cel mai mic nor, iar închipuirile mele sunt atât de sumbre, încât cel mai neînsemnat motiv ar fi îndeajuns ca deznădejdea să mă cuprindă. Cea mai mare parte a bărbaților se preocupă să-și sporească averea ori să-și facă un nume. Eu nu aș putea fi mâhnit decât dintr-o singură pricină: înrâuririle mele interioare se regăsesc în inimă; doar din asta aș putea trăi ori muri. Dacă, într-o zi, mă vei iubi mai puțin (iertare, rogu-te, pentru îndrăzneala să cred că mă iubești deja), n-aș avea a mă plânge din cauza asta. Nu poți niciodată să reînvii dragostea prin reproșuri, iar sufletul meu e prea sensibil și prea mândru ca să facă asta vreodată, însă m-aș stinge din cauza pierderii iubirii. Acest cuvânt pe care-l tot rostesc ar fi povestea vieții mele, iar acest spectacol ți-ar sfâșia inima, dragă Adela; pentru tine și pentru sufletul tău mă tem și de aceea îți mărturisesc toate acestea. ”

Această confesiune fusese rostită cu o sensibilitate solemnă care o emoționă profund pe Adela, și, lăsându-se pradă sentimentului care o încerca, spuse:

„– Teodor, dragostea mea este demnă de a dumitale.

– Doamne, acesta este cel mai sacru jurământ; în preamulta mea bucurie, simt că nu mă mai pot îndoi de asta.”

Lacrimi șuvoaie li se prelingeau pe obraz; Adela era nespus de fericită. Doamna de Orfeuil le strângea mâinile împreunate. Trăiau o fericire deplină pe care fiece suflet de om o poate resimți; într–un târziu, își șterseră lacrimile de pe chip și puseră la cale în detaliu cum să împlinească această mare bucurie. Adela, mai zglobie de felul ei, era preocupată mai mult de contele Teodor decât de mama lui. Această femeie înfumurată nutrea față de Adela o aversiune pe care cei doi îndrăgostiți nu o bănuiau. Plin de încredere, Teodor se hotărî să ceară încuviințarea mamei chiar a doua zi, deși doliul Adelei nu-i îngăduia acesteia să se recăsătorească atât de curând. Prințesa de Rostain îi spuse fiului său că nu va fi niciodată de acord cu această căsătorie; el își risipise averea moștenită de la tatăl său cu prietenii și doar mama putea să-i mai dreagă pierderile financiare.

Teodor fu cu totul indignat de refuzul mamei; fiul respectuos de până atunci se dezlănțui, pentru prima oară, în rostirea unor reproșuri grele; plecă val-vârtej din casa ei, ajunse la doamna

BDD-A31623 © 2019 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:13:30 UTC)

de Linières, în culmea furiei și a deznădejdii. Făcându-i cunoscute Adelei spusele mamei lui, aceasta îl întrebă dacă la treizeci de ani nu ar putea să iasă de sub tutela prințesei de Rostain.

„– Ba da, îi răspuse Teodor, aș putea, dar averea mea depinde de ea.

– Oare bunurile mele nu sunt ele suficiente pentru amândoi?

– Ai dreptate, îi răspunse el, nu ți-aș putea mulțumi îndeajuns pentru acest imbold nobil al inimii dumitale."

Poate că Adela ar fi trebuit să-l sfătuiască pe iubitul ei să își asculte mama, dar în acele clipe nu cunoșteau, nici unul nici altul, altceva decât sentimentul iubirii. Adela încetă să o mai viziteze pe doamna de Rostain, dar contele își petrecea jumătate din zi cu stăpâna inimii sale, astfel că nespusa fericire de a fi împreună dădea savoare îndeletnicirilor celor mai neînsemnate.

În sfârșit, timpul stabilit pentru cununia lor se apropie; Doamna de Orfeuil, singura lor confidentă, aranjă să se facă actele de trebuință pentru încheierea căsătoriei; totul trebuia făcut în cel mai mare secret, întrucât doliul Adelei, refuzul consimțământului mamei lui Teodor, purtarea indiscretă a baronului de Orville îndreptățeau această precauție. Teodor, al cărui suflet zămislea atât de ușor neliniștile, acum nu avea teamă de nimic. Era sigur că stăpânește inima dragii sale Adela; în fiecare zi se ivea un nou prilej de a o iubi, de a o prețui și fiecare clipă îi părea un veac de fericire. Adela era în al nouălea cer, inima ei părea și mai emoționată decât cea a lui Teodor, ea mărturisea totul, nu ascundea nimic.

În dimineața fericitei zile, Teodor o conduse pe Adela în foișorul unde își făcuseră pentru prima dată jurămintele de dragoste.

„– În această seară, în fața lui Dumnezeu și a legii, ți se va cere să-ți mărturisești dragostea; apoi o altă unire, la fel de sacră, te va face să fii a mea pentru veșnicie. Jură înaintea lui Dumnezeu, în care amândoi ne încredem, că o mai mare fericire nu poate răsări în viețile noastre decât grație Lui. Jură iubitului tău, care te adoră, că de bunăvoie îți dăruiești viața lui. Eu îți jur că voi muri la picioarele tale, dacă vreodată dragostea și fericirea noastră se vor schimba. Crede, draga mea Adela, că nicicând un jurământ nu a fost atât de sincer.

– Și eu, îi spuse Adela lui Teodor, îți jur că nu voi trăi nici măcar o zi fără tine."

Niciodată iubirea nu a fost destăinuită cu atâta înflăcărare. Doamna de Orfeuil îi întrerupse, zicându-le că preotul îi așteaptă.

„– Ah, dar cine mai are nevoie de el? zise Teodor. Ne-am spus deja jurămintele."

Un fior ca de teamă puse stăpânire pe Adela: genunchii îi tremurau, ochii i se umplură de lacrimi, fericirea o copleșea. Logodnicul său o sprijinea, cu toate că el însuși era profund emoționat; fără să rostească vreun cuvânt, își împărtășiră acel fatal sau scump *da* cu întreaga lor ființă. Apoi apucară încet drumul de întoarcere la castel, înlănțuiți de dragoste, răpiți de mirajul bucuriei. Cuvintele erau de prisos, își vorbeau din priviri. Doamna de Orfeuil îi privea cu duioșie, amintindu-și cu tristețe de tinerețea ei; văzându-i, îi reveneau în închipuire necazurile din junețe. Soții înțeleseră pe dată, iar gândul acesta îi făcu să rupă euforia fără vorbe a iubirii care ar fi putut dura la nesfârșit și se grăbiră să o consoleze pe doamna de Orfeuil, căci nu mai voiau să fie niciun fel de mâhnire în lume. Doamna de Orfeuil era pentru ei o persoană ca oricare alta, iar ei iubeau pe toată lumea la fel.

Astfel, prima lună din căsătoria lor o petrecură într-o atmosferă de liniște și de iubire cum rar ți-e dat să vezi. În această vreme, baronul de Orville îi scria nenumărate scrisori nepoatei sale în care îi cerea să se întoarcă la Paris. Teodor era obligat să-și împartă timpul între mama și soția sa: iarna se apropia.

Într-o zi, Adela îi propuse soțului ei să meargă la Paris să petreacă acolo trei luni. La auzul acestei propuneri, el păli ușor, șovăi o clipă, apoi îi spuse că avea dreptate, că de-o lună mama lui

BDD-A31623 © 2019 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:13:30 UTC)

îi cerea să meargă în această călătorie, că o refuzase mereu, dar că acum a venit clipa să răspundă dorinței sale.

„– Acest voiaj o să te întristeze, îi spuse Adela.

– Nu, deloc, îi răspunse Teodor, dacă îți face ție plăcere. ”

Adela nu observă paloarea de pe chipul lui Teodor, că era mai preocupată de propriile trăiri, fără să ia aminte la ale celor din preajmă. Deși îi părea rău că o lasă pe mătușa ei la țară, Adela plecă împreună cu soțul ei, de care era foarte îndrăgostită, extrem de încântată să revadă Parisul. Avea optsprezece ani. În ziua sosirii, Teodor, care-l cunoștea pe baronul de Orville, fu invitat la el la cină; când Adela își făcu apariția în salon, se auziră ropote de aplauze spre lauda frumuseții sale: viața la țară o făcuse mai frumoasă ca înainte. Curând soțul ei, ale cărui inteligență și prestanță întreceau cu mult pe cele ale parizienilor celor mai stilați, se grăbi să-și pună în valoare soția. Erau foarte galanți unul cu celălalt și fiecare cu partenerul de conversație. A doua zi, Teodor o întâmpină pe Adela care îi spuse:

„– Niciodată nu am văzut atâta bună dispoziție și jovialitate ca la tine. Se vede că îți place să fii în societate: îți vine ca o mănușă.

– Draga mea Adela, îi răspuse Teodor, aceste succese mondene îmi sunt cu totul indiferente, dar dacă ție îți plac, atunci voi căuta să le mai practic, dar pe mine de mult timp nu mă mai flatează.”

Adela, pe care toată lumea pariziană o credea văduvă, era și bogată și frumoasă și atrăgea toate laudele mondene; cu toate acestea nu îl iubea mai puțin pe Teodor, dar dragostea pentru el nu mai era întâia ei preocupare, ci succesul la serate care, chiar dacă nu o domina, i se părea mai interesant. Nu s-ar fi dus la nicio petrecere fără să fie invitat și Teodor, dar uneori prefera să fie la bal decât să-și petreacă seara doar cu soțul ei. Lui îi datora toate succesele ei, dar le dorea mai mult și mai mult. Dacă el i se adresa în mijlocul celorlalți, ea renunța la orice discuție pentru a-i răspunde. Dacă o lăsa să danseze ori să strălucească într-o conversație, ea se lăsa sedusă de acest subiect toată seara. Nu putea trăi fără Teodor, dar putea să se distreze în absența lui. Dacă Adela și-ar fi dat seama de propria-i schimbare, în clipa următoare s-ar fi corectat, dar ei i se părea natural să-i placă în societate, să iubească lumea, să se facă plăcută celor din jur și, crezând că și soțul ei împărtășește același sentiment, nici nu bănuia că Teodor simțea contrariul. Prima umbră de tristețe pe care Adela o zări pe chipul lui Teodor îi provocă atâta supărare, că renunță de bună voie la succesele ei mondene, însă el nici nu vru să audă de asta. După ce căzură la învoială unul cu celălalt, Adela reîncepu să iasă în societate, iar Teodor, care o rugase să facă asta, nu îndrăzni să-i mărturisească adevărul: ar fi vrut ca Adela să se fi împotrivit mai mult și să nu accepte așa ușor să meargă din nou la baluri. Când ne impunem întâia oară să tăinuim ceva față de cel pe care îl iubim, trăim un sentiment de vină pe care cu greu o putem duce. Explicațiile, reproșurile, acuzațiile lasă întotdeauna urme adânci, dar tăcerea ne roade pe dinlăuntru inima. Teodor nu mai era vesel ca înainte, tăcea și strângea în suflet toate supărările cu demnitate; Adela încercă să-l mai binedispună puțin, dar el o respinse cu indiferență, zicându-și că tot efortul ei era din vina pe care o resimte față de el. Adela se supără la rândul ei, văzând că el nu apreciază eforturile ei, și se revoltă de nedreptatea lui față de iubirea ce-i purta și, printr-o înțelegere fără cuvinte, consimțiră să petreacă mai puține clipe împreună. Niciunul nu considera că trebuie să se justifice față de celălalt: Adela era sigură că nu iubește pe nimeni altcineva decât pe Teodor, iar el nu credea că i-ar fi greșit ei cu ceva.

Timpul și dragostea ce-și purtau i-ar fi readus împreună, dacă, într-o nefericită împrejurare, în inima lui Teodor, deja întristată și prea lesne dedată tulburării, nu s-ar fi strecurat gelozia. O prietenă, pe care Adela și-o făcuse cam iute, îi mărturisi că s-a îndrăgostit de tânărul conte de Elmont, și o rugă stăruitor pe Adela să-l primească mai des în vizită la ea, căci numai în casa Adelei îl putea întâlni în voie pe conte.

BDD-A31623 © 2019 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:13:30 UTC)